

Le livre d'images publiés au Québec

LUCIENNE FONTANNAZ-HOWARD

Si vous vous rendez un jour dans une librairie de Montréal et que vous demandez des livres d'images québécois, ne vous étonnez pas si le vendeur vous déclare qu'il n'en existe pas. En regardant avec attention le long des rayons, parmi des albums en provenance de la France, de l'Angleterre, des Etats-Unis, vous trouverez peut-être un ou deux de nos livres d'images et si vous en repérez plus de six, c'est que vous avez de la chance!

Tout en préparant une thèse intitulée "*Propos sur le livre d'images québécois*", j'ai réalisé que quelques 120 livres d'images publiés dans notre province se trouvent sur le marché; mais il faut connaître l'adresse des deux ou trois libraires qui s'aventurent à en faire la vente.

Depuis plusieurs années, j'enseigne les arts plastiques à des enfants, à des jeunes et à des adultes; ma production personnelle consiste à créer les illustrations pour des livres d'images et se trouve être une prolongation de mon métier d'enseignante. Si le livre d'images est pour moi une forme d'expression en tant qu'artiste, il est aussi une préoccupation en tant qu'éducateur. Un livre d'images, c'est de la pédagogie appliquée. L'enfant, à qui ce type de livre est principalement destiné, apprend à connaître le monde à travers ces images et à le faire sien. La lecture des images permet une participation active et constitue une stimulation à la communication. Elle renforce l'enfant émotionnellement, développe son imagination créatrice et ses facultés intellectuelles, élargit ses capacités réceptives et éveille sa sensibilité à la qualité de la ligne, de la forme, de la couleur, tout en l'aidant à comprendre diverses formes d'art actuelles et en lui permettant de former son jugement esthétique.

Les recherches que j'ai effectuées pour ma thèse de maîtrise en éducation artistique m'ont amenée à connaître la qualité des livres d'images publiés au Québec, et les interviews, que j'ai réalisé d'illustrateurs, d'éditeurs, de libraires, de bibliothécaires, de professeurs, m'ont appris comment ces personnes se situent dans la vie culturelle québécoise.

I. DÉFINITION ET BREF HISTORIQUE DU LIVRE D'IMAGES AU QUÉBEC

Je nomme livre d'images un livre dans lequel se trouvent autant si ce n'est plus d'images que de texte. Il arrive aussi que les images se suffisent à elles-mêmes et qu'il n'y ait aucun texte. Je distingue le livre d'images du livre illustré dont l'image ne décrit que quelques passages. La bande dessinée est un genre en soi; je n'en tiens pas compte dans ma

recherche.

L'histoire du livre d'images québécois est très récente: les premiers albums remontent à l'époque de la deuxième guerre mondiale, lorsque le Québec ne reçoit plus de livres de France. C'est en 1945 qu'est publié le grand et prestigieux album intitulé "*Ristontac*", illustré par Robert Lapalme, ainsi que les albums de Claude, illustrés avec beaucoup de charme par Laure. Cependant, il ne se publie que très peu de livres d'images jusqu'en 1970. La plupart des albums actuellement sur le marché ont été publiés ces six dernières années.

II. BREVE DESCRIPTION DES LIVRES D'IMAGES QUÉBÉCOIS

Comme je le disais plus haut, 120 titres sont sur le marché, que l'on peut grouper en catégories, chacune présentant des caractéristiques propres à la maison d'édition dans laquelle ces livres ont été publiés. Les livres d'images à couverture rigide dont la qualité des images ainsi que de l'impression est relativement bonne (Leméac); les petits livres brochés, formule de compromis, dans lesquels on tente d'allier la qualité à un souci extrême d'économie (Héritage); Les albums "fait maison", dont le texte est écrit à la main (Les Presses Laurentiennes); les livres en séries, dont la qualité du texte, des images, de l'impression et de la reliure a été sacrifiée pour une vente plus facile (Editions Paulines).

L'étude que j'ai faite des livres d'images québécois porte sur les illustrations; il n'est question de l'histoire ou du texte qu'en fonction de son interprétation en images. Je considère tout d'abord la transmission du message de l'histoire par l'image, et le type d'images ou de style en relation avec le texte. Ensuite, je considère les qualités artistiques de l'image et la présentation du livre, les avantages de la technique utilisée, les qualités de mise en page, de couleurs, de lignes et de formes, et celles de la reliure. Enfin, vu que ces images vont être regardées surtout par des enfants, j'évalue l'apport qu'elles peuvent avoir pour lui par leur contenu et par leur forme.

Les résultats de cette étude m'amènent à constater que 8 livres d'images seulement sur 120 répondent plus ou moins aux critères de valeur cités plus haut.

Il s'agit de "*La surprise de Dame Chenille*", dont les maquettes détaillées et poétiques de Claude Lafortune, ainsi que la photographie de celles-ci, transmettent le symbolisme du récit, la magie de la métamorphose. Il y a aussi "*Un drôle de petit cheval*", avec le dessin énergique et expressif de Guy Gaucher, son humour, qui sied à la spontanéité de l'histoire. "*La Biche Miraculeuse*", d'Elizabeth Cleaver, révèle à travers ses images une poésie appelée à être appréciée à tous les âges. Il en est de même pour le langage plastique, à la fois riche et original. Il y a une simplicité de bon ton dans "*Mary of Mile 18*"; l'image, délicate, transmet avec vérité des émotions humaines. Les illustrations de Louise Méthé pour "*La poulette grise*", sont bien contrôlées esthétiquement et conviennent à la simplicité de cette comptine. "*Le triste dragon*" et "*Lazaros Olibius*" de Christiane Duchesne sont deux petits albums fantaisistes autant par le texte que

par l'image; ils sont à la fois gratuits et insolites. S'il y a de la fantaisie et de l'humour dans "Ouram" d'Anne Vallières, il y a aussi de la mollesse et des hésitations.

Les livres d'images québécois de qualité sont donc peu nombreux; cependant j'ai rencontré beaucoup de personnes intéressées par ce type de livres, au Québec, et qui souhaitent participer à son évolution.

III. INTERVIEWS D'ILLUSTRATEURS, D'EDITEURS, DE LIBRAIRES, DE BIBLIOTHÉCAIRES ET DE PROFESSEURS

Je résume ici les réponses qui m'ont été données lors de longs entretiens. Les questions posées concernent l'approche personnelle du livre d'images ainsi que la connaissance de sa situation au Québec.

ILLUSTRATEURS

Comment les illustrateurs ont-ils été amenés à faire des livres d'images pour enfants? Quelle a été leur expérience et quels sont leurs projets?

Parmi les 14 illustrateurs rencontrés, plusieurs font des albums parce qu'ils aimaient les feuilleter quand ils étaient enfants et souhaitent déjà en faire eux-mêmes plus tard, parce que leur style de dessin est proche de celui de l'illustration pour enfants, ou parce qu'ils aiment les enfants. La plupart d'entre eux ont un métier proche de l'illustration, réalisateur ou décorateur pour enfants à la télévision, professeur d'arts plastiques, graphiste. La moitié d'entre eux écrivent leur textes ou l'ont écrit une fois, les autres illustrent des textes qu'ils sélectionnent selon que ceux-ci correspondent ou non à leur propre sensibilité. Dans le cas d'une illustratrice, cependant, le texte des 40 livres qu'elle a illustrés ne lui plaisait pas du tout.

Le nombre de livres par illustrateur varie de 1 à 40, généralement de 1 à 3 volumes. Les techniques utilisées le plus couramment sont la gouache et l'encre de chine, puis le papier de soie, le papier découpé, déchiré, la plume feutre, l'impression lino. La grande majorité des illustrateurs souhaite faire un autre livre.

Ont-ils eu l'occasion de voir la réaction des enfants à leurs images?

La plupart des illustrateurs ont été attentifs aux réactions des enfants proches d'eux - leurs enfants ou neveux - mais ne sont pas au courant de celles des enfants dans les classes ou les bibliothèques. L'une avoue préférer ne pas le savoir, une autre considère que ce n'est pas à l'artiste à faire des investigations. Deux illustrateurs, qui travaillent à la télévision, ont été intéressés à connaître comment leur livres étaient appréciés dans les écoles.

Quelles sont les qualités essentielles que devrait posséder un livre d'images?

"Il n'y a pas de qualités essentielles", répond une illustratrice; "Je suis contre les principes et les règles", ajoute un illustrateur. Cependant les qualités nombreuses et variées qui ont été énoncées sont loin d'avoir une résonance rigide. Plusieurs pensent que les images doivent toucher l'enfant au niveau de l'affection, de la tendresse. La

fantaisie et l'imagination viennent ensuite, avec la fraîcheur et une certaine simplicité. Puis la poésie, la créativité, l'humour, la joie, le goût de vivre, la naïveté, la sensibilité. L'image doit être belle, habile, comporter beaucoup de détails. Pour plusieurs, mais de façon différente, la couleur est une qualité primordiale: que ce soit une couleur extrêmement vive, qui saute aux yeux, une couleur intense ou, au contraire, surtout pas une couleur criarde! Quatre d'entre eux mentionnent le texte en affirmant qu'il faut d'abord une bonne histoire, qu'il faut ressentir le texte avant de l'exprimer et que le rapport de celui-ci avec l'image doit être harmonieux. Une illustratrice déclare qu'il est indispensable d'être inspiré par le texte et qu'elle a refusé plusieurs manuscrits. A l'opposé, une autre illustratrice a travaillé sur 40 livres dont la plupart des textes étaient, selon elle, terriblement ennuyeux. Quatre autres souhaitent que l'enfant puisse s'identifier aux personnages et au milieu dans lequel ils évoluent et qu'on le renseigne sur le Québec avec des images d'ici.

Quels sont leurs rapports avec l'éditeur et qu'en est-il de la vente de leurs livres?

Dans l'ensemble, les réponses sont unanimes: à part une illustratrice qui dit n'avoir jamais eu à se plaindre et que, n'étant pas femme d'affaire, elle ne s'occupe pas de ces questions, tous les autres ont exprimé clairement qu'ils n'étaient pas satisfaits. Les raisons varient peu. L'une, qui a commencé ses dessins il y a trois ans, trouve le processus de publication tellement lent qu'elle est découragée. Une autre s'est toujours sentie bloquée par le format des livres, la maquette qui lui était présentée à l'avance, les sujets qui ne lui correspondaient pas du tout. Une autre illustratrice a dû faire les séparations de couleur elle-même et aurait préféré employer ce temps à perfectionner ses dessins. Deux illustrateurs ont assisté à la faillite de leur maison d'édition. Une illustratrice déclare que les projets restent des mois chez son éditeur sans qu'il n'y ait de réponse, que les royautés ne sont pas payées et que la présentation des livres n'est pas parfaite. Chez le même éditeur, une autre illustratrice pense que la promotion des livres est mal organisée, une autre se plaint qu'il n'y a pas eu de lancement, donc pas de publicité pour son dernier livre, et une dernière déclare que les contacts avec cet éditeur ne sont pas humains, qu'on vous fait une faveur en publiant votre livre. L'une parmi tous les illustrateurs questionnés n'a jamais eu de livre publié au Québec, probablement, dit-elle, parce que les éditeurs d'ici n'ont pas les moyens ni le bon goût nécessaire pour publier des livres de qualité. C'est pourquoi elle a proposé ses travaux en Ontario et se trouve très satisfaite. Cependant elle doit remarquer, comme d'ailleurs tous les autres illustrateurs, que ses livres ne se trouvent pas dans la plupart des librairies de Montréal.

Que pensent-ils des livres d'images faits au Québec?

Les optimistes pensent qu'il se fait beaucoup de choses valables et compétitives par rapport à l'Europe. Certains, qui ont un avis plus mitigé, considèrent qu'il y a quelques livres personnels, mais aussi beaucoup trop d'images copiées, reprisés, trop d'illustrations à la mode. S'ils applaudissent les Editions Leméac, ils critiquent globalement la production des Editions Paulines, en déclarant leurs livres laids, d'un réalisme poussé et trouvent que certains éditeurs québécois, sous

prétexte de publier des livres bon marché, font du travail qui manque de fini. Les illustrateurs le plus sévères pensent qu'il n'y a pas grand-chose de fait encore, ou au contraire que ce n'est pas la quantité qui manque, mais la qualité, que les livres font vieux, que malgré les créateurs nombreux au Québec, ce sont des choses laides qui sont publiées, et qu'il n'y a rien de compétitif sur le plan international.

ÉDITEURS

Quelles sont les raisons qui ont amené les éditeurs québécois à publier des livres d'images, quelle a été leur expérience et quels sont leurs projets?

Les motifs qui ont déterminé 5 des 6 éditeurs que j'ai rencontrés à publier des livres pour enfants ont été à l'origine l'absence quasi totale de livres d'images québécois, puis le désir de défendre une culture ou de créer une féerie québécoise, enfin de permettre aux créateurs québécois, nombreux, de se réaliser ici.

Les illustrateurs sont-ils nombreux à se présenter à eux et comment ces éditeurs les choisissent-ils?

S'il est rare que des projets soient présentés aux Presses Laurentiennes, si les Éditions Paulines s'en tiennent généralement aux illustrateurs qu'ils connaissent et qu'au Tamanoir 90% des illustrateurs qui se présentent soumettent des images mièvres, chez Héritage, il commence à y avoir un certain choix, et enfin Leméac est submergé: sur 400 manuscrits de tous genres qui leur sont présentés en un an, 100 proviennent d'illustratrices pour enfants. Certains éditeurs décident pratiquement seuls des projets à publier, alors que d'autres ont un comité de sélection formé de 3 ou 4 personnes qui donnent leur avis.

Quels sont, selon eux, les qualités essentielles que devrait posséder un livre d'images?

Plusieurs éditeurs souhaitent tout d'abord que le texte soit de qualité, substantiel, ou plus complexe, de style nettoyé, limpide, direct, alerte et que l'imagerie soit aussi forte au niveau verbal que visuel. En ce qui concerne les thèmes, ils voudraient que l'auteur place l'enfant dans le monde actuel, l'intègre à son pays, qu'il utilise la géographie québécoise. L'image est au service de l'écrit, affirme l'un d'entre eux; il faut qu'elle soit stimulante pour l'imagination et proche de la gratuité du jeu de l'enfant; il faut créer des univers cohérents et être toujours à la limite entre le vraisemblable et l'invraisemblable; réaliser un équilibre entre le réalisme et la stylisation du dessin. Le choix du médium devrait être fait judicieusement en vue de l'impression, les dessins bien exécutés, de bon goût, simples, nets, précis, vivants, originaux, très colorés.

Est-ce intéressant pour les éditeurs québécois de publier des livres d'images?

Les réponses sont aussi variées quant à l'intérêt financier que peut représenter la publication de livres d'images que les manières de s'y prendre pour les publier. De la prise de parti "ça n'est pas intéressant financièrement, donc nous n'en faisons pas" (Beauchemin), nous avons toute une gamme. Pour Simone Buissières (Les Presses Laurentiennes), "ce n'est nullement profitable, bien au contraire, si ce n'est la satis-

faction personnelle qu'on y trouve". Chez Leméac, on ne fait que deux ou trois livres d'images par année car, selon Pierre Fillion, le marché ne peut pas en absorber plus. Le tirage est de 3 ou 4000 exemplaires qui devraient être vendus en 5 ans, à raison de \$3.50 environ le volume, ce qui, d'après lui, est abordable, alors qu'un livre à \$6.00 est une denrée de luxe; des subventions compensent le déficit. Pour l'instant, selon lui, il n'est pas possible de vendre à l'étranger. Raymond Vézina (Héritage) a une position bien différente lorsqu'il affirme qu'il faut faire des livres à 99 cents qui comportent des qualités artistiques évidentes et les écouler grâce à son propre réseau de distribution dans les supermarchés et magasins à rayons. Bien que leurs livres n'aient aucun point commun avec ceux d'Héritage, Les Editions Paulines préfèrent eux aussi publier de petits livres de 16 pages et les vendre si possible à moins d'un dollar de façon que les parents ne les achètent pas seulement pour offrir en cadeau.

Quelle est la situation du livre d'images au Québec?

En ce qui concerne les albums parus jusqu'à présent, les avis diffèrent: pour certains, le livre d'images vient de naître ici et ne peut pas être déjà à son meilleur; d'autres trouvent qu'il n'y a pas eu d'innovations, ou même que tout ce qui s'est fait ici est minable. L'un d'entre eux déplore le fait qu'il nous manque des auteurs qui aient la maîtrise du langage et de la psychologie de l'enfant et qu'il devrait se faire une éducation du public au niveau de l'imagerie.

Les éditeurs s'accordent pour dire que dans les librairies on ne trouve qu'3 ou 4 titres québécois et que les gens achètent donc des livres étrangers. Le livre d'images québécois doit faire face à une concurrence au niveau des prix de production qui rend sa situation difficile, surtout si l'on tient compte du marché très limité et du problème très grave de la distribution. Il y a peu de maisons d'édition qui publient des livres d'images, et elles ne tiennent pas à se mettre ensemble; enfin, il y a un manque d'intérêt de la part du gouvernement.

LIBRAIRIES

J'ai visité 4 librairies au centre-ville de Montréal. Chez Classic Books sur Ste Catherine, il y avait alors 7 livres d'images québécois - tous de Leméac - mais aucune vendeuse n'en avait connaissance et n'a pu me les désigner sur le rayon. "Il ne se fait pas de livres d'images au Québec, nous avons uniquement des albums venant de l'étranger". Chez W. H. Smith, il n'y avait pas un seul livre d'images québécois et les vendeuses n'étaient pas au courant. Chez Flammarion, la personne qui fait les commandes de livres a su me diriger vers le rayon où se trouvaient 4 titres québécois. "Ce sont tous des livres sur notre pays, et les touristes en demandent beaucoup l'été". S'il n'y a pas d'autres titres, c'est qu'ils ne se vendent pas. Il en est de même chez Eaton, au département des livres d'enfants. "Les livres québécois manquent de couleur," me dit le vendeur, "ils sont trop chers et il ne se fait pas de publicité, ce qui fait que le public n'en prend pas connaissance".

Cependant, les personnes qui connaissent des librairies telles que Dusseault, Leméac, Lidec, toutes trois hors du centre-ville, peuvent y trouver tous les livres d'images québécois. Ces Librairies vendent

principalement aux bibliothèques scolaires et municipales, mais reçoivent aussi le public. Toutes les librairies sont tenues d'avoir un certain nombre de titres québécois en stock, pour adultes et pour enfants. Les livres cotés par la Centrale des Bibliothèques et annoncés dans la revue "Choix" sont plus demandés par les écoles.

BIBLIOTHECAIRES

Les bibliothèques ne se sont pas développées au Québec comme dans d'autres provinces, en Ontario par exemple. Cependant, elles sont de moins en moins considérées comme des dépôts de livres poussiéreux et silencieux. C'est un endroit vivant où l'on fait de l'animation, où l'on organise des expositions de livres d'images, où l'on donne à l'enfant le goût de la lecture.

Les 5 bibliothécaires que j'ai rencontrées souhaiteraient que les parents s'impliquent plus dans le choix des lectures de leurs enfants. Selon elles, le livre d'images devrait avoir un bon texte, simple, court, logique; les images devraient être accessibles, variées, expressives, surprenantes, émouvantes, divertissantes et éducatives, humoristes, la réalisation soignée.

Les bibliothécaires interrogées ne sont pas très enthousiastes pour les productions québécoises, cependant elles pensent que ça s'améliore.

Elles louent l'effort de Leméac pour ses albums, non pour leur diffusion, tout en déplorant les productions médiocres ou mauvaises des Éditions Paulines. Elles ont pour principe d'acheter les livres québécois, mis à part ceux des Éditions Paulines, car elles trouvent important que l'enfant puisse s'identifier dans ses livres au milieu québécois. Elles consulteraient volontiers des critiques sur ces livres, à condition qu'elles impliquent une bonne connaissance de l'enfant, des livres d'images et de l'art.

PROFESSEURS DE NIVEAU PRÉSCOLAIRE, MATERNELLE ET ÉLÉMENTAIRE

Les 6 professeurs rencontrés travaillent, soit dans un milieu favorisé, anglophone ou francophone, soit dans un milieu défavorisé francophone.

Les enfants qui n'ont pas de livres chez eux, à qui les parents ne racontent pas des histoires dès leur très jeune âge, ne sont pas éveillés au livre et ne savent pas le respecter; d'autre part, ils sont incapables de concentration, d'observation, de mémoire et d'expression lorsqu'on leur présente l'histoire et les images. Ces enfants, souvent de milieux défavorisés, ne conçoivent que l'immédiat; ce qui touche à l'imaginaire est très peu développé chez eux. Mais, bien guidés par un éducateur, ils peuvent découvrir ce monde grâce au livre d'images.

Par contre, lorsque les enfants ont un large choix de livres à la maison, des parents qui leur lisent des histoires chaque soir, ils prennent goût à la lecture très tôt, celles des images d'abord, puis du texte, et ils prennent soin du livre. Il y a une progression très caractéristique d'année en année du point de vue compréhension et aussi en ce qui concerne le type d'histoires appréciées: ils s'acheminent du féérique au réalisme.

Les qualités que ces professeurs souhaitent voir dans les livres

d'images sont des illustrations assez grandes, aux couleurs vives, pas trop chargées, qui reflètent le texte et qui soient placées au bon endroit. Selon eux, le text devrait être court, le caractère d'imprimerie assez gros, la reliure solide, cartonnée. L'enfant devrait pouvoir s'identifier à des personnages de sa province, qui évoluent dans un contexte québécois; il devrait apprendre à connaître la nature et les animaux d'ici grâce au livre d'images. Les professeurs voudraient être mieux renseignés sur les livres québécois publiés, soit par des articles critiques dans les journaux, soit par une foire annuelle du livre québécois pour la jeunesse, à laquelle ils seraient invités.

IV. A PROPOS DES INTERVIEWS

Qui, parmi nos professeurs d'arts plastiques, graphistes, décorateurs, étudiants en art, n'a pas souhaité faire une fois "son" livre d'images? Et qui, parmi nos éditeurs, n'a eu l'idée de publier un jour un livre d'images à son goût?

Quelques-uns ont réalisé leur rêve: ce sont nos illustrateurs et nos éditeurs de livres pour enfants. S'ils se sont improvisé illustrateurs ou éditeurs pour enfants le temps d'un livre ou deux, cela ne veut pas dire qu'ils possèdent déjà leur métier. Ils ont produit quelques bons ouvrages, c'est un début. Mais pour que le livre d'images québécois puisse arriver à maturité, cela implique une somme de travail que peu d'illustrateurs ou d'éditeurs sont prêts à fournir, parce qu'en fin de compte, ce n'est pas rentable financièrement.

Nos livres d'images, même les meilleurs, sont encore très traditionnels. Pourquoi n'utilise-t-on pas les nouveaux médias, nombreux et à portée de main?

Le public devrait attendre de l'éditeur non seulement qu'il choisisse parmi les travaux qui lui sont soumis ceux de qualité, mais aussi qu'il ose choisir des images qui n'ont pas encore été expérimentées sur le marché, qu'il ose être précurseur. Pour cela, il faudrait que nos éditeurs soient conseillés par des personnes connaissant bien le domaine du livre d'images, celui de l'illustration et de la pédagogie de l'enfant. Ainsi l'éditeur, l'illustrateur, l'écrivain et le conseiller pourraient former une équipe dans laquelle il ne serait plus question ni de rendre service ni d'exploiter.

Mais produire un bon livre d'images, ce n'est pas tout: il faut que le public en prenne connaissance et puisse se le procurer en temps voulu. Cela implique que l'éditeur prévoie des dépenses de publicité, qu'il fasse appel à un distributeur efficace, donc qu'il s'occupe de son livre jusqu'au bout. Mais la publicité coûte cher, et les structures de distribution du livre sont inexistantes au Québec. La maison Hachette, qui s'est infiltrée au Québec, a amené sur le marché tous les livres européens pour enfants; cette maison fait des profits en tant qu'éditeur, distributeur, libraire et souvent même en tant qu'auteur. Si nos libraires ne veulent pas prendre des livres québécois, c'est qu'ils font plus de profit avec les livres européens.

Pourquoi les éditeurs restent-ils passifs devant une telle situation? Le livre au Québec est subventionné dans la plupart des cas par le

Conseil des Arts du Canada. Si un livre ne se vend pas, l'éditeur est subventionné pour le déficit. A ce moment-là, il devient plus rentable de déclarer un déficit que d'essayer de vendre le livre.

“Les bibliothèques, c'est pour les pauvres, c'est pour ceux qui n'ont pas assez d'argent pour se payer des livres”. Voilà un point de vue très répandu il y a quelques années dans les milieux francophones. Il en résulte que nos bibliothèques sont encore loin d'avoir autant d'importance que celles de nos voisins ontariens, par leur nombre, par le nombre aussi des bibliothécaires et des livres évidemment. Cette mentalité disparaît heureusement, d'autant plus que des activités pour enfants sont organisées de plus en plus fréquemment dans ces établissements. Les bibliothécaires peuvent facilement mesurer la popularité d'un livre par ses sorties. Or le livre québécois sort peu; selon les bibliothécaires, il y a deux raisons: d'un part il y a encore peu de bons livres, et d'autre part les enfants et même les parents devraient être initiés aux livres de chez nous. C'est pour cela que des expositions de livres québécois sont organisées dans certaines bibliothèques, à l'occasion desquelles on invite des écrivains et des illustrateurs pour enfants.

Plusieurs professeurs de niveau maternelle et élémentaire utilisent des livres d'images dans le cadre de leurs cours, pour rendre leur enseignement plus vivant pour l'enfant. Lorsqu'ils cherchent un livre sur un sujet donné, ils sont renversés par le nombre de contes de fées et par le manque de récits actuels. Ils voudraient des livres qui traitent du contexte dans lequel l'enfant grandit de nos jours. Selon eux, les écrivains et illustrateurs pour enfants oublient qu'il y a autant si ce n'est plus de mystère, de découvertes pour l'enfant s'il se promène dans Montréal de nuit, que s'il lit les contes des mille et une nuits.

Les illustrateurs, les éditeurs, les libraires, les bibliothécaires ont tous formulé le désir que se publient des livres d'images présentant le contexte québécois et dans lesquels l'enfant pourrait s'identifier. Chacun d'eux; cependant, a sa propre conception de l'identité québécoise. Certains souhaitent que l'on décrive la flore et la faune du pays, d'autres voudraient un livre sur la cabane à sucre, alors que quelques-uns considèrent que la cabane à sucre n'est pas une réalité des enfants québécois, et que la question n'est pas: faut-il faire des livres avec des images du Québec? mais plutôt: “faut-il faire des livres qui reproduisent l'idéologie dominante ou la contestent?” Dans bien des cas—entre autres, celui de l'aide à la création dans le domaine de la culture—on a tendance à confondre le folklore avec les sources originales et fondamentales du peuple québécois.

Si l'on parle d'aide gouvernementale, il faut être conscients que moins de un pour cent du budget du Québec est accordé au Ministère des Affaires culturelles! Que l'on ne s'étonne donc pas si Communication-Jeunesse n'a pas reçu les subventions demandées pour poursuivre ses activités. Et pourtant, Communication-Jeunesse est formée de personnes très compétentes dans divers domaines touchant au livre pour enfants; grâce à ses membres, l'association a eu des contacts avec le gouvernement, a organisé un colloque important en 1972, a délégué des conférenciers lors de congrès, ainsi qu'une

répres entante pour les livres de jeunesse québécois en France lors d'une exposition. Parmi les projets de Communication-Jeunesse: ceux d'avoir un représentant pour l'ensemble des éditeurs québécois de livres pour enfants lors de foires internationales et des conseillers auprès des éditeurs et des libraires. Pendant des années, les membres de cette association ont travaillé bénévolement; cela n'est possible que dans un temps limité, sinon l'efficacité d'un organisme s'en ressent.

Il y a actuellement suffisamment de personnes au Québec prêtes à encourager la production de livres d'images nouveaux et de qualité, et à les faire connaître du public. Il est même possible d'espérer maintenant que ces productions passent nos frontières et soient placées sur le marché international. Nos illustrateurs et nos éditeurs ne doivent pas laisser passer cette occasion de participer à une évolution rapide du livre d'images québécois.

Née en Suisse, où elle a fait ses études de Beaux Arts en section pédagogie artistique, Lucienne Fontannaz est venue au Québec en 1967. Elle a enseigné les arts plastiques à Montréal, et récemment elle a complété une maîtrise en éducation artistique en écrivant une thèse sur le livre d'images au Québec. Aussi, elle a illustré son premier livre d'images, "Les Perles de Pluie". (Voyez l'illustration sur la couverture et le compte-rendue "Deux Illustratrices Québécoises"). Elle vient d'arriver en Australie, pays d'origine de son mari.